



**La camionneuse au pays
des rouges à lèvres**
2011

fps

Van Erps Noémie

2011

Secrétariat général FPS

noemie.vanerps@mutsoc.be

+32 2 515 17 68

La camionneuse au pays des rouges à lèvres

Le stéréotype touche une infinité de domaines et n'épargne personne. Certains vous diront qu'il est inévitable car il représente une propriété humaine, proche de la catégorisation, qui permet à l'homme d'aborder plus aisément le monde. Toutefois, sa présence n'est pas sans conséquence. Les homosexuels, hommes ou femmes, n'y échappent pas. La dernière campagne de la FCPF des FPS¹ a, par exemple, démontré l'impact des stéréotypes sur la santé des lesbiennes. En continuité de celle-ci, parcourons ensemble l'origine de ces stéréotypes et les dimensions qu'ils revêtent. Non sans nier la réalité qui entoure les gays, nous n'aborderons ici que les stéréotypes lesbiens.

Origine d'une préférence

Commençons cette réflexion par un détour historique et terminologique. La majorité des publications parcourues s'accorde à situer l'apparition du terme « homosexualité » vers la fin du 19^{ème} siècle. Selon Frédéric Martel, dans son ouvrage, « La longue marche des gays ²», il trouverait son origine en 1869, vraisemblablement introduit par l'écrivain et médecin Karoly Maria Kertbeny. Cette dénomination, devenue incontournable aujourd'hui, est donc relativement récente. Doit-on pour autant en conclure que l'homosexualité n'existait pas avant cette date ? Selon Michel Foucault, bien avant la fin du 19^{ème} siècle, il existait déjà des actes et des pratiques homosexuels, mais pas d'identité ou de communauté homosexuelle. Dans son ouvrage « Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité ³», Florence Tamagne ajoute que le qualificatif homosexuel est né dans un contexte de criminalité. À cette époque les déviances sexuelles sont traitées et condamnées, le besoin de les nommer et donc de les catégoriser se ressent. C'est pourquoi beaucoup de termes liés à la

¹ « La santé des lesbiennes, ça nous concerne ! » réalisée en mai 2011 et création du site www.lasantedeslesbiennes.be

² MARTEL, F., *La longue marche des gays*, Luçon, Gallimard, coll. Découverte Gallimard, 2002, p.12.

³ TAMAGNE, F., *Mauvais genre: une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, Ed. de La Martinière, 2001.

sexualité apparaissent dans ce contexte juridico-médico-légal. Autrement dit, c'est en 1869 que le terme d'homosexualité est énoncé, mais surtout dénoncé.

« Homosexuel » est un terme mixte qui permet de qualifier autant l'homosexualité masculine que féminine. Par ailleurs, il existe une multitude de termes (positifs ou non) permettant de nommer différemment ces deux orientations sexuelles. C'est dans le courant des années 70 que les termes de « gay » pour les hommes et de « lesbienne » pour les femmes s'imposent.

Précisons que le terme « lesbienne » trouve son origine durant l'Antiquité grecque auprès de la poétesse Sapho qui demeura sur l'île de Lesbos où elle dirigeait un collège de femmes. Ses œuvres et son mode de vie lui ont valu le statut d'homosexuelle, donnant ainsi naissance aux termes de « lesbiennes » et de « saphiques ».

Influence littéraire

Selon Florence Tamagne, deux romans seraient à l'origine du stéréotype lesbien : « La Fille aux yeux d'or » de Balzac en 1835 et « Mademoiselle de Maupin » de Théophile Gautier en 1836. Ce dernier décrit le personnage de Madeleine de Maupin à partir de qualités précédemment réservées aux hommes telles que la force, le courage et la sportivité. Balzac, quant à lui, dresse pour la première fois le portrait de la « lesbienne criminelle ». Femme fatale, sadique et cruelle, « Balzac dresse le tableau (...) d'une sexualité féminine à la fois enfantine et perverse, éminemment érotique⁴ ».

Au travers de ces deux œuvres se façonnent une double conception de l'homosexualité féminine qui naît dans la littérature du 19^{ème} siècle : celle du garçon manqué et de la femme fatale. Pourtant vieilles de 175 ans, ces représentations sont néanmoins toujours très en vogue. Elles persistent aujourd'hui derrière les appellations anglo-saxonnes de la « butch » et de la « lipstick ».

⁴ TAMAGNE.F., op.cit., p.54.

Butch versus Lipstick

Allure de camionneuse, apparence virile et peu gracieuse, vulgaire et dépourvue de féminité : voilà grossièrement esquissé le portrait de la butch par excellence. Issu de l'univers des bars américains dans les années 40, ce terme signifiant littéralement « costaud », a été repris pour qualifier les lesbiennes dites masculines. À l'origine utilisé comme insulte, le qualificatif butch a été repris avec « fierté » par quelques membres de la communauté lesbienne. Comme le souligne « le Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes⁵ », ce terme permet de désigner à la fois une identité et un érotisme, mais également un rôle social.

Présentée comme antinomique à la butch, nous retrouvons la lipstick. Féminine, sexy et sensuelle, elle cadre avec les normes sociales véhiculées au sujet de la femme. La lipstick affiche un code vestimentaire, mais également physique, qui est associé à celui des hétérosexuelles. Moins directement identifiée, leur homosexualité n'en sera pas pour autant moins vécue, mais sera perçue par certain-e-s comme moins « dérangeante ». L'apparition du qualificatif lipstick se situerait dans le début des années 90 du côté de San Francisco et aurait été introduit par une journaliste traitant des « lesbian for lipsticks⁶ », à savoir « les lesbiennes avec du rouges à lèvres ».

Toutefois, selon Stéphanie Arc, il apparaîtrait dans l'imaginaire collectif que la figure de l'homosexuelle masculine prédomine. Pourquoi associer le lesbianisme à la masculinité ? Quelles sont les croyances et fausses-idées qui transitent autour de la femme homosexuelle ? Abordons quelques pistes de réflexion.

⁵ ERIBON, D., *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, p.182.

⁶ <http://www.tetu.com/actualites/france/le-cas-lipstick-1-une-nouvelle-generation-de-lesbiennes-15101>

Frustration congénitale

Aussi poussièreuse soit la conception suivante, d'aucuns considèrent toujours que si certaines femmes aiment d'autres femmes, c'est parce qu'elles auraient souhaité être des hommes. En d'autres termes, c'est qu'elles ont « une âme d'homme dans un corps de femme⁷ », apparaissant ainsi comme des hommes ratés pourvus de frustrations congénitales. Arborer une apparence masculine viendrait donc pallier ce manque. Si masculinité il y a, elle se traduit certes par le comportement et l'attitude, mais aussi à partir de choix vestimentaires assimilés aux hommes.

Plus qu'un simple choix vestimentaire

Le goût des femmes (homosexuelles ou non) pour les habits dits « masculins » ne date pas d'hier et renvoie à l'univers de la mode, il n'est donc pas l'apanage de la communauté lesbienne. C'est ce que l'on nomme le look « garçonne », issu à l'origine d'un livre de Victor Margheritte de 1920. Alors, effet de mode ou reflet d'une frustration congénitale ?

Il est important de souligner que le masculin et le féminin sont des notions relatives à une époque et un lieu donné, elles sont donc loin d'être naturelles. Depuis notre plus tendre enfance, nous sommes plongés dans une société sexuellement construite. Du rose et des jupes pour les petites filles, du bleu et des pantalons pour les garçons. Inconsciemment, les codes vestimentaires renvoient aux marquages des sexes et à l'assignation des rôles sociaux qui en découlent. Ainsi pour certaines lesbiennes, porter des habits masculins est une marque identitaire, preuve du refus des normes hétérosexuelles, plus que l'expression d'une frustration congénitale ou d'un effet de mode.

Convaincu que nos goûts vestimentaires sont d'ordre personnel, l'humain évolue pourtant inconsciemment au sein et en fonction d'un groupe qui le façonne. En d'autres termes, « les représentations sociales jouent nécessairement sur nos

⁷ ARC, S., *Les idées reçues: les lesbiennes*, Paris, le Cavalier Bleu, 2010, p.16.

manières d'être. Ainsi, la manière dont une minorité sociale (homosexuelle) est perçue par la majorité (hétérosexuelle) façonne, consciemment ou non, l'image que les homosexuels ont d'eux-mêmes⁸ ». Ainsi être masculine pour une lesbienne lui offrirait également une certaine visibilité. S'accommodant de l'image que la société a d'elle, elle s'offre ainsi une forme de reconnaissance.

Une identité continue

Le point précédent, nous permet de soulever l'importance que possède l'apparence physique sur l'hypothétique orientation sexuelle d'une personne. Or « (...) l'apparence, le sexe et la sexualité ne sont pas liés par nécessité⁹ ». Néanmoins, sur base de cette apparence masculine, la lesbienne se voit exclue de la catégorie des femmes, sans être homme pour autant. Que sont-elles finalement ? Miraculeusement, la notion de « troisième sexe » permet de palier ce flou définitoire qui embarrasse certains individus. Cette catégorie fourre-tout permet de classer « l'inclassable » à savoir les homosexuels, les transgenres, les travestis, les hermaphrodites...

Ajoutons que traditionnellement, trois orientations sexuelles sont identifiées : l'homosexualité, l'hétérosexualité et la bisexualité. Cependant, Stéphanie Arc va plus loin que cette catégorisation ternaire et opte pour le concept du continuum sexuel, conception que nous affectionnons particulièrement. Par continuum sexuel, elle considère ce « qui va de l'homosexualité exclusive à l'hétérosexualité exclusive en passant par tous les degrés possibles¹⁰ ». Ne pas classer les individus dans des catégories fixes et rigides, ne pas les enfermer dans le carcan d'une définition immuable, voilà l'optique qui nous motive au travers de ces pages.

⁸ ARC, S., op.cit., p.18.

⁹ Ibid., p.17.

¹⁰ Ibid., p.18.

Mystère d'une sexualité féminine

L'homosexualité soulève avec elle, la question de la sexualité et des pratiques qui en découlent. Comme le souligne Diane Richardson, dans « Modern homosexualities¹¹ », sexualité et identité vont de pair. Ainsi, sera considéré comme homosexuel celui ou celle qui aura les pratiques sexuelles qui lui sont assimilées.

Richardson ainsi que Louis-Georges Tin¹² démontrent que la vision commune de la sexualité est traditionnellement hétérosexuelle. Sans entrer dans des détails précis, cette conception implique des partenaires de sexe différent et se concrétise par la pénétration du vagin par le pénis. Dès lors, les rapports sexuels entre personnes de même sexe n'adhèrent pas aux normes hétérosexuelles.

Mais au sein de la communauté homosexuelle elle-même, des disparités semblent également apparaître. Si l'on prend la perspective phallogcentrique, la sexualité saphique¹³ est peu catégorisable et difficilement définie comme un acte sexuel en tant que tel. En l'absence de phallus, elle est perçue comme moins satisfaisante, immature et inaboutie. La sexualité saphique semble donc la moins reconnue des trois formes de sexualité généralement admises (hétérosexuelle, homosexuelle masculine et féminine). De la sorte, les relations féminines sont trop fréquemment privées de dimension physique ou alors réduites à une tendre amitié innocente. Comment expliquer cette tendance à la déssexualisation de la relation amoureuse entre femmes ?

Dans l'imaginaire collectif, la femme apparaît généralement comme passive et définie à partir du désir masculin auquel elle est réceptive. C'est donc « par nature » que les femmes seraient moins portées sur le sexe.

N'oublions pas l'ancestral mystère qui plane autour des rapports sexuels féminins. Que peuvent bien faire deux femmes au lit sans homme ? La sexualité entre femmes provoque bon nombre d'interrogations, de fantasmes et de mépris(es).

¹¹ PLUMMER, K., *Modern homosexualities : fragments of lesbian and gay experience*, London, Routledge, 1992.

¹² TIN, L-G., *L'invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Autrement, 2008.

¹³ Relatif à l'homosexualité féminine

Il est difficile de concevoir l'inconnu, c'est pourquoi l'être humain l'aborde à partir de ce qu'il connaît déjà ; le lesbianisme n'échappe pas à la règle. Référence immuable en matière de sexualité, l'hétéronormativité déteint sur les relations saphiques. Ainsi, elles seront fréquemment perçues comme un jeu de rôles, où l'une endosse le statut de l'homme et l'autre celui de la femme. En d'autres termes, leurs relations apparaissent comme une imitation, une parodie de l'hétérosexualité.

Pourquoi ne pas plutôt occulter ce qui dérange ? Passées sous silence, niées ou encore considérées comme inexistantes, les relations lesbiennes sont trop souvent cibles de déssexualisation. Leur sexualité s'apparente alors à du maternage ou à une tendre amitié, favorisant ainsi l'émotionnel au détriment du sexuel, et ce en raison du rôle de mère que la femme tient dans nos sociétés. Dans les années 80 la tendance inverse se met en place, notamment grâce à la publication du premier magazine érotique américain pour femmes : « On our backs¹⁴ ». Durant les années 90, les premiers films pornographiques lesbiens font leur apparition. Dès cette période, nous assistons à une érotisation des relations féminines. Mais à quel prix ?

Clips vidéo, affiches publicitaires, films, séries télé... actuellement les lesbiennes ne manquent pas de visibilité. Toutefois, cette présence est restrictive et dépréciative car les lesbiennes sont mises en scène principalement sous l'angle de l'érotisme et du plaisir sexuel, excluant ainsi les divers aspects de leur quotidien. Stéphanie Arc souligne¹⁵ que les scènes saphiques occupent une place non négligeable dans les productions à caractère pornographique. Présentes principalement pour stimuler le public masculin, les relations entre femmes se révèlent être de l'ordre de la bisexualité plus que de l'homosexualité car elles favorisent la participation de l'homme lors de l'acte. In fine, le lesbianisme y est invoqué, mais se voit réapproprié par la gent masculine.

¹⁴ Publié pour la première fois en 1984 en Amérique, « On our backs » est le premier magazine érotique créé par des femmes et pour des femmes.

¹⁵ ARC, S., op.cit.

Conclusion

Pour conclure, terminons par deux réflexions. Selon Marina Castenada¹⁶, la perspective que deux femmes puissent vivre ensemble est fréquemment confondue avec un rejet, voire une haine de la gent masculine. Dès lors, le lesbianisme est fréquemment perçu comme une remise en cause du système patriarcal et de l'hétérosexualité. Touraine¹⁷ ajoutera que le lesbianisme, surtout lorsqu'il s'apparente à la butch, se confond parfois avec un rejet de la féminité. Pourquoi l'amour d'une femme envers une autre femme est-il perçu comme le reflet d'un rejet, d'une haine soit du masculin, soit du féminin ? Pourquoi cet amour est-il obligatoirement à mettre en lien avec l'homme ?

En tant qu'association féministe et d'éducation permanente, la déconstruction des stéréotypes et des discriminations qui en découlent s'inscrit pleinement dans nos missions.

Loin d'être inoffensives, ces représentations influencent le vécu et la santé des homosexuelles. Média de masse indétrônable, la télévision apparaît comme un important vecteur de transmission de ces représentations sociales. Au travers d'une filmographie, qui fera l'objet d'une seconde analyse, nous verrons comment la fiction a servi et desservi la communauté lesbienne.

¹⁶ CASTENADA, M., *Comprendre l'homosexualité*, s.l., Poche, 1999.

¹⁷ TOURAINE, A., *Le monde des femmes*, Paris, Fayard, 2006.